

Ah ! ces gens-là sont bien naïfs, s'ils croient que j'ai été leur dupe... Lui, baron de Verdun ! allons donc, ça me fait rire !... Eux mariés ! par exemple, je voudrais bien savoir à quel arrondissement. Allez, mes petits amis, c'est à d'autres qu'à moi qu'il faut conter ces histoires-là.

Puis, s'adressant à la femme de confiance attachée à son service.

— Elisabeth, lui dit-elle, tu accompagneras le porteur de ce bronze et tu auras soin de ne t'en dessaisir que contre le paiement intégral de la facture. Du reste, je sais qu'on ne te monte pas le coup, à toi.

— Oui, oui, vous pouvez compter sur moi.

Elisabeth était une forte femme trapue qui pouvait lutter de vigueur avec un homme.

Quant à Mme Prudence, elle ne donnait jamais un démenti à son nom. Elle se mit à son bureau pour établir le bilan de la journée.

Elle était occupée à ce travail lorsqu'un homme entra.

Cet individu devait avoir plus de cinquante ans, autant qu'on en pouvait juger par une figure qui disparaissait en grande partie sous une barbe grisonnante et inculte. Sa figure, maigre et fatiguée, avait ce teint b'ême que l'on remarque chez les hôtes des maisons centrales.

Deux petits yeux très vifs brillaient sous de profondes arcades sourcilières. Une chevelure mal peignée tombait sur le front sillonné de rides ; des pommettes osseuses faisaient saillie sur les joues.

Cet homme était misérablement vêtu. Son chapeau de feutre avait des tons rouscâtres ; le paletot flottant sur les reins laissait voir la corde et le pantalon, terminé par des franges lamenable, tombait sur de vieilles frottines éculées.

Il pénétra dans le magasin d'un pas indécis. Voyant deux femmes, il semblait se demander à laquelle il devait s'adresser.

Il se dirigeait vers Elisabeth, occupée à ranger les objets qu'on avait déplacés pour les montrer aux précédents visiteurs, lorsque Mme Prudence leva la tête.

Le personnage n'était pas de ceux avec qui elle croyait devoir se mettre en frais d'aimable diplomatie.

— Que désirez-vous ! demanda-t-elle d'un ton assez sec.

L'homme s'approcha.

— Madame, répondit-il, on m'a dit que vous achetiez des objets d'art.

— Pas toujours, mais quelquefois, quand c'est une occasion et que l'objet me convient. Voyons ce que vous me proposez d'acheter.

L'individu tira de la large poche de son paletot un objet enveloppé dans un journal, le sortit de la feuille et le présenta à Mme Prudence.

C'était un magnifique coffret, à peu près de la dimension d'une bonbonnière. Il était en or et en argent, admirablement ciselé ; mais bien plus précieux par le travail exquis de l'artiste que par la matière.

Sur le couvercle était peinte une délicieuse tête de femme, contemporaine de Mme de Pompadour, et signée du nom de Lancret, le peintre gracieux du dix-huitième siècle. Autour du coffret courait une couronne de feuilles de laurier. La miniature était encadrée d'une guirlande de perles fines de la plus belle eau, entremêlées de rubis.

Il suffit d'un coup d'œil à la marchande à la toilette pour reconnaître que ce merveilleux bijou avait une très grande valeur.

Aussi se possé-t-elle tout de suite cette question :

— Comment cet admirable objet d'art est-il entre les mains de cet homme si mal vêtu ?

Toutefois, elle n'exprima ni admiration, ni soupçon, et dit simplement :

— Combien voulez-vous vendre cette boîte !

— Je ne sais pas au juste ce qu'elle vaut, répondit l'homme ; mais on m'a dit que je pouvais avoir confiance en vous, que vous étiez très consciencieuse et que vous m'achèteriez ce coffret un prix raisonnable.

— Qui donc vous a adressé ici ?

L'individu resta un instant interloqué, puis répondit :

— Un monsieur qui a fait ici quelques achats.

— Vous appelez ce monsieur.

— Ernest Dament.

— Ce nom m'est inconnu, mais qu'importe. Voulez-vous cinq cents francs de votre boîte ?

— Oh ! madame, elle vaut bien davantage.

— Alors, faites votre prix.

— Je pense que mille francs...

L'objet en valait plus de cinq mille.

— Mille francs, fit Mme Prudence, je ne dis pas non ; mais vous comprenez qu'avant de faire marché je veuille examiner cet objet à loisir et me rendre compte de la valeur des perles, des rubis et de la finesse des ciselures.

— Rien de plus juste, madame.

— Dans un instant, nous allons passer dans une autre pièce où nous aurons plus de clarté qu'ici.

Et s'adressant à Elisabeth, Mme Prudence lui dit :

— Allez allumer la lampe dans le salon.

Ce n'était pas le coffret, mais l'homme lui-même que la marchande à la toilette voulait mieux examiner.

Tout d'abord la figure de cet homme l'avait frappée, et plus elle le regardait, plus elle arrivait à se convaincre qu'elle ne le voyait pas pour la première fois.

Quant au coffret, elle ne doutait pas qu'il ne fût le produit d'un vol.

De sa voix calme et toujours très froide, elle reprit :

— Comment avez-vous ce coffret ? D'où vous vient-il ?

L'homme qui avait évidemment préparé certaines de ses réponses, répondit :

— C'est un héritage de famille.

— De votre famille à vous ?

— Oui.

— Ah ! bien.

— On peut avoir été riche, madame et par suite d'accidents fréquents dans la vie, se trouver dans le besoin, être tombé dans le besoin, être tombé dans la misère.

— Et se voir forcé de se défaire d'un objet que l'on aurait voulu conserver comme souvenir.

— Voilà, madame.

— Hélas ! fit Mme Prudence, comme peinée cela arrive malheureusement trop souvent. Comment vous appelez-vous, monsieur ?

— Alexis Pontois.

La marchande écrivit.

— Et vous demeurez ? demanda-t-elle.

— A Montmartre, rue du Poirier, n° 14.

Au dessous du nom, Mme Prudence écrivit l'adresse et reprit :

— Nous sommes obligés à ces formalités, nous autres marchands de curiosités et d'objets d'art, qui achetons souvent à des particuliers qui nous sont inconnus, de même qu'il nous est enjoint d'aller payer au domicile du vendeur, ce que je ferai pour vous, si nous faisons affaire. La police se montre sévère avec nous et, en vérité elle a raison. Supposez, par exemple, que j'achète un objet provenant d'un vol, si je n'ai pas pris certaines précautions, si je ne me suis pas conformée aux exigences de la police, je puis être considérée comme receleuse et poursuivie. Or, vous comprenez, monsieur, que je ne tiens peu à avoir des démêlés avec la Justice.

Elisabeth reparut disant :

— Madame Prudence, le salon est éclairé,

— Eh bien, monsieur, dit la marchande, donnez-vous la peine de me suivre.

Ils sortirent de la boutique traversèrent la seconde pièce et pénétrèrent dans le petit salon.

La lampe était placée sur un gaéridon, qui occupait le milieu de la pièce.

Mme Prudence fit asseoir l'individu en face d'elle, de l'autre côté de la table et de façon à ce que son visage se trouvât en pleine lumière.

Avec sa loupe, la marchande examinait attentivement le coffret, ce qui ne l'empêchait point de lever de temps en temps les yeux sur le vendeur, qui commençait à se sentir mal à l'aise sous ce regard scrutateur.

— Mais où donc ai-je déjà vu ce visage ! continuait à se demander la marchande à la toilette.

Enfin, rompant le silence :

— Oui, dit-elle lentement, cet objet a du prix ; il date du milieu du dix-huitième siècle, entre 1740 et 1750, une des plus belles époques de la bijouterie française. Cependant, monsieur, ne soyez pas étonné si je montre peu d'empressement à vous l'acheter. Je vous le répète, nous sommes soumis à la surveillance rigoureuse de la police ; il faut que nous expliquions la provenance de tous les articles qui entrent chez nous.

— Mais, madame...

— Vous m'avez donné vos nom et prénom, votre adresse, et je ne mets pas en doute ce que vous m'avez dit.

— Eh bien ?

— Eh bien, monsieur, je n'hésiterai ce coffret que si vous justifiez qu'il vous vient d'un héritage.

L'homme se dressa brusquement, très rouge.

A présent, sans doute, il regrettait d'être entré chez la brocanteuse.

— Madame, répliqua-t-il, du ton d'un homme blessé dans sa dignité, je vois que nous ne pouvons pas nous entendre ; il est donc inutile de discuter plus longtemps. Comme je n'ai plus rien à faire ici, veuillez me remettre mon coffret.

Il avançait la main pour le prendre, mais Mme Prudence, les yeux ardemment fixés sur lui, feignit de ne pas entendre les paroles, de ne pas voir le geste. Elle eut cependant un léger tressaillement. C'est que la lumière se faisait tout à coup dans ses souvenirs.

— Cette fois j'y suis, se dit-elle, je connais cet homme.

Sous son regard de plus en plus pénétrant, l'individu se troubla et se sentit traversé par un frisson.

Il essaya encore de reprendre le coffret ; mais Mme Prudence ne le laissa pas à portée de sa main.

— Un instant, s'il vous plaît, ne soyez pas si pressé, dit-elle. Vous m'avez menti tout à l'heure, ce coffret ne vous vient pas d'un héritage, vous l'avez volé !

Le visage de l'individu se contracta affreusement.

— Madame, répliqua-t-il d'une voix creuse, si vous étiez un homme vous me rendriez raison de cette sanglante injure.

— Allons, allons, fit-elle toujours très calme, ne faites donc pas l'indigné et ne prenez pas la peine de jouer avec moi à l'homme offensé. Vous ne vous appelez pas Alexis Pontois.

— Madame !

— Inutile de protester ; je vous connais.

— Vous... vous me connaissez, balbutia-t-il.

— Oui, sous plusieurs noms, y compris le véritable.

— Je vous dis, moi, que vous vous trompez, à moins que ce ne soit vous qui jouiez ici je ne sais quelle comédie.

— Da moment que je vous dis que vous ne vous appelez pas Pontois, que vous avez volé ce coffret et que je vous connais, à quoi bon nier ?

Il regarda cette femme terrible avec une expression d'indicible effarement.